

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mari](#)[Collection](#)[1837 \(25 août - 7 septembre\)](#)[Item](#)[26. Lisieux, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

## 26. Lisieux, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

### Les mots clés

[Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

**Collection 1837 (25 août - 7 septembre)**

[30. Paris, Dimanche 27 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot](#) *est une réponse à ce document*

---

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

### Présentation

Date 1837-08-26

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne veux pas que vous soyez un jour sans lettre. Je ne pourrai vous écrire du Val Richer que demain Dimanche [...].

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°56/84-85

# Information générales

LangueFrançais  
Cote

- 107, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/397-400

Nature du documentLettre autographe  
Supportcopie numérisée de microfilm  
Etat général du documentBon  
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)  
Transcription  
N°26 Lisieux, samedi 26, 9 h. 1/2

Je ne veux pas que vous soyez un jour, sans lettre. Je ne pourrai vous écrire du Val-Richer que demain dimanche, et vous n'aurez ma lettre que mardi. Je vous écris donc d'ici une seconde fois, cinq minutes après avoir envoyé le n° 25 à la poste. On y mettra celui-ci demain, et vous l'aurez lundi. En fait de lettres au moins, point de lacune dans l'absence qui est elle-même une si douloureuse lacune dans la vie. Si vous saviez comme je voudrais écarter de votre âme, de votre personne toute impression triste tout incident pénible, toute cause de chagrin, de souffrance, de fatigue, d'ennui, embaume l'air autour de vous, aplanir la terre sous vos pas gouverne les éléments, les événements toute la nature et toute la destinée pour votre plaisir, pour votre repos ! Il me semble que c'est mon devoir, que je répons de vous, de tout pour vous. Quand je vous vois agitée, je me le reproche ; abattue, je me le reproche. Si du dehors, quelque contrariété vous survient, mon premier mouvement est de croire que j'aurais pu prévenir m'interposer. Et cette illusion dissipée, je crois encore que s'il m'était permis de parler d'agir certainement j'amènerais toutes choses, à ce qui peut vous plaire, je convainrais toutes les personnes qu'elles doivent être et faire tout ce qui vous convient. En tout ce qui se rapporte à vous mon désir est si vif, si profond, que je ne puis me persuader que l'efficacité lui manque. De moi, pour vous l'impossible me semble absurde. C'est une grande vanité, Madame, une vanité que les impitoyables faits ne se chargent que trop de démentir. Et pourtant le sentiment demeure en moi toujours le même ; il résiste aux faits, il survit aux mécomptes. Tant notre cœur est indépendant des chaînes mêmes que nous portons ici bas, et son pouvoir d'aimer supérieur à ce monde étroit et dur au sein duquel il se déploie !

Adieu. Promenez-vous aux Tuileries. Promenez vous à pas bien lents. Quand vous rentrerez dans votre Cabinet, asseyez-vous tout de suite sur votre canapé, au milieu. Et le soir ne donnez jamais de thé à personne sur la petite table près de la fenêtre, jamais. Voilà déjà dix-huit heures que je vis des souvenirs de ces huit jours. Adieu. Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 26. Lisieux, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-08-26.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 22/12/2024 sur la plate-forme EMAN :

## Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur107

Date précise de la lettreSamedi 26 août 1837

Heure9 heures 1/2

DestinataireBenckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLisieux (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

---

Je ne veux pas que vous  
 voyiez un jour sans lettre. Je ne pourrai vous  
 écrire du Val Richer que demain Dimanche, et  
 vous aurez ma lettre que mardi. Je vous écris  
 donc d'ici une seconde fois, cinq minutes après  
 avoir envoyé le n° 25 à la poste. On y mettra  
 celui-ci demain, et vous l'aurez lundi. En fait de  
 lettres au moins, point de lacune dans l'absence,  
 qui est elle-même une si douloureuse lacune dans  
 la vie. Si vous sachiez comme je voudrais écarter  
 de votre âme, de votre personne, toute impression  
 triste, tout incident pénible, toute cause de chagrin,  
 de souffrance, de fatigue, de souci, d'embarras. Mais  
 autour de vous, applanir la terre sous vos pas,  
 gouverner les éléments, les éléments toute la nature  
 et toute la destinée pour votre plaisir, pour votre  
 repos ! Il me semble que c'est mon devoir, que je  
 réponds de vous, de tout pour vous. Quand je  
 vous vois agité, je me le reproche; abattu, j'a  
 me le reproche. Si, de choses, quelque contrariété  
 vous survient, mon premier mouvement est de  
 croire que j'aurais pu prévenir, d'interposer, de

cette illusion dissipée, je crois encore que s'il m'étoit  
permis de parler, d'agir, certainement j'aimerais  
toutes choses à ce qui peut vous plaire, je  
convaincrais toutes les personnes qu'elles doivent être  
et faire tout ce qui vous convient. En tout ce  
qui se rapporte à vous, mon desir est si vif, si  
profond, que je ne puis me persuader que  
l'efficacité lui manque. De moi, pour vous,  
l'impossible me semble abordable. C'est une grande  
vanité, Madame, une vanité que les impitoyables  
faits ne se chargent que trop de démentir. Et  
pourtant le sentiment demeure en moi toujours  
le même; il résiste aux faits, il survit aux  
mécomptes. Tant votre être est indépendant de  
chaînes même que nous portons ici bas, et son  
pouvoir d'aimer supérieur à ce monde étroit et  
dur au sein duquel il se déploie!

Adieu. Promenez-vous aux Tuileries. Promenez  
vous à pas bien lents. Quand vous rentrerez dans  
votre cabinet, asseyez-vous tout de suite sur  
votre canapé au milieu. Et le soir, ne donnez  
jamais de thé à personne sur la petite table,  
près de la fenêtre, jamais. Voilà déjà dix huit  
heures que je vis de souvenirs de ces huit jours.

Adieu. Adieu.